Document generated on 04/23/2024 11:06 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Mathieu Lindon, *Ce qu'aimer veut dire*, récit, P.O.L. éditeur, 2011, 313 p.

Diane-Ischa Ross

Number 133, April 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66275ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ross, D.-I. (2012). Review of [Mathieu Lindon, *Ce qu'aimer veut dire*, récit, P.O.L. éditeur, 2011, 313 p.] *Moebius*, (133), 152–156.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

3. Inoubliable réplique prononcée par le personnage d'Ovide Pouffe (interprété par Gabriel Arcand), dans le film de Gilles Carle, *Les Plouffe*, 1981.

4. Louise Dupré. *Où*. Éditions de la Nouvelle barre du jour, Outremont, 1984, 21 p.

5. Louise Dupré. *Chambres*. Éditions du Remue-ménage, Montréal, 1986, 90 p.

6. Louise Dupré. *Tout près*. Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte, 1998, 93 p.

Mathieu Lindon
Ce qu'aimer veut dire, récit
P.O.L. éditeur, 2011, 313 p.

Le saurons-nous mieux après avoir lu le récit de Mathieu Lindon ? Au plus sûr nous sortirons de ce livre soulés d'aimance et taraudés de questions sur l'amour, la mort, la survie de l'amour, l'impossible filiation gracieuse, le poids de l'amour du père et la légèreté de celui du maître-bien-aimé, et des amants. Avec une envie d'amours et du dégoût, résigné ou pas, pour notre morosité.

Cette griserie tient à la construction, peut-être instinctive, brillante et qui laisse choisir entre un modèle de poupées russes et de casse-tête bien ajusté. L'appareil est bâti, développé en cinq parties titrées : « Les larmes aux yeux », « Rencontres », « Rue de Vaugirard », « Eux », « Ces années-ci » qu'il faut lire dans l'ordre, et d'un trait si ça se peut, pour ne pas perdre l'effet de vérité, de sincérité, notre propre tristesse, et notre sentiment de solidarité, et notre euphorie, et notre désir. Plusieurs ingrédients de ces ensembles pourraient être versés dans un autre, le titre ne contraignant pas, cependant qu'on soupçonne chaque chose d'avoir trouvé son point d'équilibre, rare, unique.

Voici un ouvrage à vocation de tombeau malgré son allure jouette, un hommage à Michel Foucault, à l'art de vivre et d'aimer recueilli dans une relation amicale, amoureuse, et dans l'œuvre écrite, la fréquentation constante de celle-ci venue après celle-là. Nous manquions d'un éloge moderne de Socrate par un Platon romancier, le voici. Le livre foisonne de littérature : les éditions de Minuit et leur maître Jérôme

Lindon, des écrivains que l'enfant rencontraient : Beckett, Alain Robbe-Grillet et, si proche, Hervé Guibert, jeune et fulgurant et, dans sa maturité triomphante et rebelle, Foucault.

On lit *Ce qu'aimer veut dire* comme un conte pour enfants, et c'est nous les enfants tendres et, au-delà du scandale, qui découvrons d'abord Caroline Franklin-Grout, la nièce de Gustave Flaubert, enveloppée dans l'amour de son oncle. On suppose, mine de rien, que Foucault aima le scripteur au point d'assurer sa joie de vivre, fors les souffrances à la clef, de renforcer sa capacité d'aimer, de comprendre, de protéger, sans le soulager d'être déçu et d'avoir tout faux dans un seul cas, et le pire. C'est l'histoire d'une double filiation, la consanguine et l'amoureuse ; la consanguine laisse triste, l'autre, émerveillé.

Il y a danger de s'étourdir. L'écriture est souvent en mode oralité et l'allant du texte tolère des paragraphes dont le sens dernier est approximatif. On se prend à laisser filer comme on diffère de demander des précisions quand tout coule de source. Prendre soin que l'effet drogue douce ne nous détourne pas du sujet de ce livre : la torsade amour, mort, plaisir, drogue.

Le livre, qui sent la littérature, l'obsession, la manie de la littérature comme une demeure, est généreux d'aveux compromettants et de citations solennelles :

> En vérité, la proximité la plus grande que j'ai eue fut avec Michel Foucault et mon père n'y était pour rien. Je l'ai connu six ans durant, jusqu'à sa mort, j'ai vécu une petite année dans son appartement. Je vois aujourd'hui cette période comme celle qui a changé ma vie, l'embranchement par lequel j'ai quitté un destin qui m'emmenait dans le précipice. Je suis reconnaissant dans le vague à Michel, je ne sais pas exactement de quoi, d'une vie meilleure. La reconnaissance est un sentiment trop doux à porter : il faut s'en débarrasser et un livre est le seul moyen honorable, le seul compromettant. Quelle que soit la valeur particulière de plusieurs protagonistes de mon histoire, c'est la même chose pour chacun dans toute civilisation : L'amour qu'un père fait peser sur son fils, le fils doit attendre que quelqu'un ait le pouvoir de le lui montrer autrement pour qu'il puisse saisir en quoi il consistait. Il faut du temps pour comprendre ce qu'aimer veut dire[1].
>
> J'avais vingt-trois ans et il m'a élevé[2].
>
> La dernière phrase de la lettre posthume de mon père est : « J'espère seulement que j'aurai le sentiment, le moment venu, de ne t'avoir causé aucun tort grave, ce qui me donnera le droit de te demander, en t'embrassant, de m'oublier[3]. »

La voix et le ton demeurent et même l'anecdote se justifie par son poids de sentiments ; au plus pauvre par l'éclat des sensations, des émotions et du travail mental que procure le LSD. Voici un roman d'apprentissage à l'interaction, à la socialité du Paris littéraire jeune et résauté des années presque quatre-vingt, à la reconnaissance de soi en écrivain et au désaveu du père. Le fils de Jérôme Lindon, en se souhaitant cet éditeur idéal, tourne au fils débouté quand le père refuse un de ses premiers romans, fors à le signer d'un pseudonyme, pour cause de truculence qui jetterait une ombre sur la famille et sur le nom. Le fils n'est jamais qu'à moitié fils bien-aimé ou à moitié écrivain recruté cependant que son nom affiche sa double identité. Et il imagine que la lignée du père qui meurt sur lui, Mathieu, l'inverti sans désir d'enfant, explique la douleur du père dont la sympathie à la mort de M.F. interdit de douter de l'amour.

Si j'avais à douter, je douterais non pas de l'apprentissage et des apprentissages consignés, la drogue au premier chef et avec succès, mais de la « nature » de ce texte. La page couverture ne porte aucune indication de « genre », une critique contre l'autofiction, un exemple de vérité anecdotique arrangée pour que celle des sentiments survienne, incitent à croire que tout ça est vrai, comme le contenu d'un journal. Et pourquoi pas ? Ça pourrait aussi s'appeler *Ce qu'être aimé veut dire* et le narrateur y est si délicieusement chéri par Michel Foucault qu'on l'envie. Une telle performance dans l'art du récit et le rendu des émotions, avec un rien de tradition formelle du XXe siècle, nous ramènent au Flaubert de l'introduction.

Ce n'est pas, malgré le foisonnement des imaginaires croisés – littérature, filiation, amour, amitié, enfance, plaisir –, et une scène primitive floue, un récit analytique ni clairement celui d'un transfert paternel, quoique la précaution du narrateur de ne pas faire l'amour avec Michel Foucault autorise cette lecture. C'est une histoire d'amour et du lieu rayonnant de cet amour où passent des amis, des amants, un adolescent exotique : des gens à aimer.

Tout ça pour introduire à la rue Vaugirard, avec un V pour victoire sur l'insensibilité et la lourdeur et la bêtise qui pourraient régner. C'est là que vit Foucault, dans ce grand appartement fenêtré comme le ciel, avec son « coin Mahler » pour l'acide, le match de frisbee, le Picasso, l'œuvre en chantier de Michel Foucault et lui qui parle, écoute, part et revient, donne son avis et fait la cuisine et se confie, donne des fêtes et accueille inconditionnellement les amis de Mathieu, favorise les amours dévouées et nouvelles. Le quotidien et

ces illuminations qu'on a au fil des rencontres familières, on dirait des « prises de conscience », des perlaborations, des compréhensions en après coup ne se racontent pas, fors à dire le charme de l'appartement avec son studio secret au bout du séjour, le vestibule façon initiatique et sa porte grande comme un mur s'effaçant sur l'émerveillement. La rue Vaugirard en personnage mystère tient le pari de contenir l'ardeur à vivre qu'y mettait l'auteur qui y passa. C'était Foucault, l'amour et la jeunesse. Et tout se décoda plus tard, et tout a commencé là. Les récits de tête à tête comme des clips, leurs développements courts qui recueillent des flash-back d'avant que l'amour ne commence et des télescopages d'après que tout soit révolu serrent au plus près la quotidienneté d'un plaisir d'aimer qui en provoque d'autres.

Le quatrième chapitre, qui s'intitule « Eux », est comblant. Bien sûr, la vitesse de croisière acquise entraîne la lecture du texte que sa simplicité ne rend pas facile. Les multiples approches qu'il tolère et la fragmentation de l'écriture que l'organisation unifie, la langue tonique qu'on mâche en écho, étourdissent d'autant mieux qu'il n'y a pas d'intrigue ou bien celle en temps réel de l'écrivain qui réhabite son chagrin et, avec lui, une qualité de douceur. Jérôme en père et Michel se détachent ici du fond des amitiés et des amours. L'intimité, c'est elle le secret de la rue Vaugirard, impossible avec le père parce que la culpabilité, refoulée ou pas, et la honte ravagent la douceur. Le surmoi mal dégagé du père idéalisé et relayé par l'écriture garde la trace de l'embarras originel. L'amour sans honte d'un adulte philosophe, écrivain instauré, départage l'amour et le pouvoir du père. L'amour sexué, désirant de cet adulte, rétablit le fils dans sa liberté et son innocence. La légèreté revient.

> Je ne peux pas rencontrer quelqu'un sans penser à lui, non pas pour m'imaginer comment il aurait estimé ce nouvel ami mais persuadé que cette rencontre n'aurait pas été possible sans lui, ne se serait jamais passée aussi bien. Je ne sous-estime pas l'apport de mes parents dans les qualités que je peux avoir : mais le poids d'une relation père (ou mère)-fils est évidemment une entrave, comme si, par une sorte de structuralisme psychologique, les individus étaient écrasés par elle[4].

Ce qu'aimer veut dire est aussi le récit de deuils apprivoisés et de disparus bien vivants dans leur œuvre et leur mémoire, et c'est à ce titre une écriture du souvenir, et de la nostalgie,

sans amertume ni déficit. L'alternance de l'imparfait au « je », dominant, et de fragments au « je » présent des scènes avec des objets signifiants : la machine à laver rue de Vaugirard, le gazon à New York, le lit d'appoint dans une chambre d'hôtel en Égypte crée l'effet d'hypnose d'un passé de cinéma. La tactique est fine.

Le temps a passé sur la perte et ce reliquaire poignant ne suinte pas le désarroi comme le journal de deuil de Barthes. C'est un récit d'adoubement plutôt que d'adoption, un recueil de plaisirs, un chant à l'érotisme et à la parole et à l'intimité : l'absence de raideur, de défenses, préalable à l'amour. L'amitié et l'amour sont tangents et souvent confondus mais une chose demeure : le contrôle, le pouvoir les tue ou les invalide. Aimer est une affaire de chance.

Diane-Ischa Ross

Notes

1. Mathieu Lindon, *Ce qu'aimer veut dire*, p. 15.
2. *Ibidem*, p. 24.
3. *Ibidem*, p. 26.
4. *Ibidem*, p. 205.